Zeitschrift: Le messager suisse de Paris : organe d'information de la Colonie suisse

Herausgeber: Le messager suisse de Paris

Band: 4 (1958)

Heft: 10

Artikel: Plus haut que la fusée

Autor: Raspail, Monique

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-847421

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 19.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

POUR NOS ENFANTS

PLUS HAUT QUE LA FUSÉE

Adapté de l'anglais par Monique RASPAIL

Le petit héros de cette histoire, qui vivait avant 1900, a quelque chose à dire à ses camarades d'aujourd'hui.

Par ses rêves ingénus, il pénétrait dans les mondes mystérieux plus facilement que les submersibles et les avions les plus audacieux.

Par sa simple et confiante prière, il montait plus haut, beaucoup plus haut, que l'hallucinante et cruelle fusée.

Par sa naïveté et ses réparties intelligentes, ses joies et ses souffrances, ses vanités et ses enthousiasmes, par son amour du pauvre, surtout, son amour non calculé, qui allait, sans le savoir, jusqu'au sacrifice, il rappelle, aux enfants de nos jours, que, parmi toutes les aventures, la plus grande et la plus passionnante reste celle qui se passe dans le cœur...

M. R.

CHAPITRE PREMIER

UN REGISTRE ORIGINAL

Le vrai nom de « Boy » (1) était Richard, mais on ne l'appelait jamais par son nom, même pas « Richie » ou « Dick ». Si vous lui aviez demandé comment il se nommait, il vous aurait répondu « Boy ». Si vous aviez pu devenir son ami, il vous aurait emmené vers la table sur laquelle il y avait une Bible et l'aurait ouverte à la première page, pour vous montrer les annotations suivantes :

« Richard Eustache Selby, né le 1er mai 1881 ». — C'est moi, aurait-il dit.

« Marie Selby, née le 1er mai 1881, morte le 1er mai 1881 ». — « C'est ma jumelle, mais elle est repartie », aurait-il ajouté, avec un soupir, en laissant courir son petit doigt le long des mots.

Boy vivait dans le pays de ses rêves. Il ne semblait jamais prendre part à ce que disaient les autres autour de lui, mais construisait des châteaux en Espagne, ou bien tenait des conversations silencieuses avec les anges qu'il sentait voler près de lui. Il n'ennuyait personne, car il était beaucoup trop enfoncé dans ses pensées pour écouter les conversations. Quelquefois, un ami bavardant dans la nursery, changeait rapidement de sujet quand il apercevait l'enfant jouant à la fenêtre, mais la nurse disait toujours : « Ce n'est que Boy », et, aussitôt, l'histoire reprenait. Ou bien, quand on rappelait à sa mère, toute occupée par le récit du dernier scandale, qu'il y avait un des enfants dans la pièce et qu'il devait probablement écouter, elle soupirait : « Oh ! ce n'est que Boy. » En fait, il employait, lui-même, souvent, cette expression comme excuse, quand il était plongé dans un de ses plans merveilleux qu'il savait désapprouvé par sa nurse : « Tu n'es que Boy, aussi tu peux faire tout ce qu'il te plaît », se disait-il, et d'être ainsi couvert d'une multitude de bêtises, il se sentait parfaitement heureux.

M. et Mme Richard Selby avaient quatre enfants : Edward, 12 ans, Gladys, 11 ans, puis, après un assez long intervalle, les jumeaux étaient arrivés : garçon et fille, mais la petite fille n'ayant trouvé que des larmes de déception pour l'accueillir, était repartie bien vite au ciel. Le garçon fut laissé seul et, à partir de ce jour, on l'appela « Boy ». Personne ne sut exactement pourquoi. Quand on demandait à l'enfant comment il avait reçu ce surnom, il répondait toujours : « Parce que, voyez-vous, je ne suis pas né fille », et cette raison, après tout, était la meilleure.

Quand l'histoire commence, il avait presque 8 ans et il était réellement isolé dans sa famille, car Edie, petite fille de 2 ans, et le dernier-né, formaient un couple d'inséparables. Boy n'était pas assez âgé pour être dirigé par une gouvernante et il avait dépassé l'âge de la nurserie. Il voguait ainsi entre deux eaux et construisait sa vie à sa fantaisie. Personne ne sut les étranges pensées qui germaient dans ce cerveau si actif. La religion baignait sa vie de chaque jour : Dieu signifiait, pour lui, l'air même qu'il respirait. Il ne trouvait aucune différence entre le dimanche et le lundi. On l'entendait souvent dire des choses qui, dans la bouche d'autres enfants auraient paru inconvenantes. Dieu était beaucoup plus son ami que son juge et, dans sa solitude, la vie intérieure de Boy se développait rapidement. Il se promenait, souvent, dans le jardin clos, en escaladait le vieux saule pour s'y asseoir et raconter au petit ruisseau, qui murmurait entre les pierres, ce que renfermait son cœur :

« Tu te diriges vers la mer, mais je ne peux pas aller avec toi, bien que j'en aurais très envie. D'ailleurs, tu ne pourrais pas m'emporter aussi facilement que les fleurs et les feuilles. Pourtant, je crois, qu'un jour, j'entendrai le bruit des grandes eaux, car le pas-

(1) Boy n'a pas le sens donné généralement en France : celui de jeune domestique. Il signifie : petit garçon et se prononce à peu près comme boï.

teur en a parlé, dimanche dernier, mais, juste, comme je pensais avoir compris, il est venu un beau papillon, je l'ai surveillé et j'ai tout oublié. Quand je recommençais à écouter, nous en étions à la bénédiction et mon père était debout. »

Boy aimait sa mère, bien sûr, mais elle n'était pas, pour lui, très affectueuse. Il admirait sa beauté, il désirait vivement son amour, mais, malgré tout, elle semblait appartenir à un autre monde que le sien dans lequel il ne pouvait pas entrer. Elle s'occupait rarement de lui, mais, son père était souvent frappé de ce que disait le jeune garçon et en parlait à sa femme ; alors, elle riait, et répliquait : — Ce n'est que Boy, et ses bêtises me dépassent. Aussi, grandissait-il sans la compréhension de ses parents. Gladys et Edward parlaient rarement à leur petit frère, bien qu'ils fussent de délicieux enfants.

— Tu ferais mieux de t'amuser avec Edie, Boy, disait Gladys, en mettant son bras autour du cou d'Edward, quand ils partaient en promenade.

— Ou avec le bébé, ajoutait Edward, en riant.

— Mademoiselle Edie doit sortir avec votre maman, répliquait alors la nurse lorsqu'elle le voyait jeter un coup d'œil sur sa petite sœur ; mais il y a le cher bébé, ajoutait-elle, devant la mine découragée du petit.

— Je n'aime pas particulièrement mon petit frère, remarquait Boy, tranquillement, et il blessait ainsi la dignité de la nurse, qui ne prenait pas la peine de s'occuper de lui.

« C'est dommage, se disait Boy, que nous ne naissions pas grande personne. Si je pouvais recommencer la création, continuait-il, en s'asseyant au bord de l'eau et en avançant ses genoux pour qu'ils servent d'appui à son menton, si je pouvais la recommencer à partir du verset : « Ainsi, il y eut un matin, ce fut le premier jour », je pense que je pourrais arranger un peu mieux les choses. »

— Que pourrais-tu mieux arranger, petit ? dit une voix ? Quand Boy eut reconnu le pasteur, il sauta et s'exclama :

— Oh ! Doddles, je suis si heureux que vous soyez venu, j'avais très envie de bavarder.

Doddles, c'était le pasteur Dodsworth, un ami de Boy.

Vous voyez, il n'a pas de camarade, c'est pour cela que je l'aime, vous aurait-il expliqué. Boy occupait dans sa vie une place lumineuse.

C'était un petit homme, un de ceux qui mettent tout leur cœur à faire le bien, un de ceux pour lesquels on a parfois de la pitié ou du mépris, mais que les enfants adorent ; un homme qui portait des manchettes et rougissait jusqu'à la racine des cheveux quand le châtelain l'arrêtait avec un cordial : « Eh bien, Dodsworth, fatigué de piloter vers le ciel, hein ? », et qui, ensuite, rentrait chez lui, misérable, parce qu'il n'avait pas su relever la plaisanterie ; un homme qui pouvait passer toute une nuit auprès d'un enfant malade et être cependant le premier à la tâche, le lendemain matin. Il avait l'habitude de se dire :

« Dieu le sait, aussi le reste n'a pas d'importance. »

CHAPITRE II **BOY SE DISTINGUE**

Un magnifique tableau de Josué Reynolds représente les têtes de cinq enfants reposant sur des ailes d'anges. Si vous désirez savoir à qui ressemble Boy, regardez l'enfant de droite aux joues rondes. Doddles fut frappé, un jour, au temple, par cette ressemblance et parla de sa découverte à M. Selby. Pour une fois, le petit homme ne subit pas la taquinerie habituelle, car quelque chose dans le visage de l'enfant arrêtait aussi l'attention de son père. Quand il arriva chez lui, en regardant la peinture, il vit que le pasteur avait raison.

Boy était petit et très bien proportionné, toujours vêtu comme une gravure ancienne. Mme Selby était fière de sa beauté, mais, elle se trouvait vexée parce qu'il ne se montrait pas à son avantage devant les étrangers : il était toujours timide quand il descendait au salon et personne ne devinait ses pensées. Pendant que Gladys et Edward parlaient et souriaient aux visiteurs, Boy s'écartait et allait se pelotonner sur la banquette de la fenêtre pour rêver.

Sa mère se souvient très bien du jour où Boy fut appelé pour voir sa marraine. Il se tenait, debout, devant elle, en la regardant gravement, et ses cheveux d'or brillaient sur son costume de velours bleu.

— Vous devriez apprendre l'argot à Boy, Mademoiselle De Vere, s'écria son oncle. L'enfant qui avait entendu ces paroles se demanda pourquoi sa marraine devrait lui apprendre ce que sa nurse appelait une très vilaine chose. Quand cette dernière voulait faire de la peine à Maria, elle lui disait : Maria, vous êtes une fille vulgaire.

— Est-ce que mon filleul sait son catéchisme ? demanda Mlle De Vere, gentiment.

— J'ai commencé, mais je n'ai pas été très loin, répondit Boy timidement.

— Je crois que Boy sait quelques passages du Nouveau Testament et des psaumes, dit sa mère, jugeant qu'elle devait montrer quelque intérêt aux connaissances religieuses de son fils.

— Si tu nous dis ton psaume, Boy, je te donnerai des bonbons, promit la marraine.

M. R.

Pour se procurer ce livre, s'adresser à Monique Raspail, 35, av. Roosevelt - MANTES (Seine-et-Oise).